Revue Europe 1938

LE GÉNIE DE 48 par Jean Cassou

IL est d'usage de railler 48, les «vieilles barbes de 48», l'esprit «quarante-huitard». De cette époque date l'idéalisme républicain, avec tout ce qu'on lui attribue de burlesque, la croyance au progrès, l'attente de la république universelle, l'anticléricisme, et cette conquête dans laquelle on veut que les démocrates aient mis, comme dans une panacée universelle, de si naïfs espoirs : le suffrage universel. Cet adjectif d'universel, d'ailleurs, qui revient à tout moment dans le langage de cette époque, prête à rire. Car il est risible de voir les hommes n'accepter leur condition que si elle est partagée de l'espèce entière. Aussi représente-t-on le type de l'homme de 48 comme un rêveur sentimental et humanitaire, indiscretement soucieux du monde, toujours en état d'effusion et de débordement et dont les esprits avertis savent qu'il se heurtera inéluctablement à une rude réalité. Plus dangereux par ses illusions, d'ailleurs, que par ses méchantes intentions, car il ne s'attaque qu'à des ennemis imaginaires : les jésuites, les tyrans. C'est un bon homme au fond, qui chante des couplets de Béranger et tient essentiellement à délivrer la Pologne. Patriote enragé, enfin, ce qui n'est pas si mal. Tout cela a été fixé dans le personnage du pharmacien Homais, une de ces figures géniales, comme celles de Cervantès ou de Molière, où les grands poètes, qui sont à la fois de grands réalistes et de grands dialecticiens savent peindre tout ensemble un type social et le conflit d'un idéal avec sa propre caricature.

Mais cet idéal même, il semble qu'on ne veuille le voir qu'entièrement recouvert par la caricature. Les écrivains qui l'ont exprimé, Lamennais, Quinet, George Sand, ne sont guère évoqués que pour leurs ridicules. Déjà le romantisme a subi la défaveur que l'on sait : mais nous touchons ici à la queue du romantisme, ceux dont on ne parle même plus. Sans doute a-t-on, de nos jours, remis à la mode Liszt et Chopin, mais sans conviction profonde, et parce que, lorsqu'un goût est resté périmé pendant quelques saisons, il faut bien qu'il reparaisse les saisons suivantes. Lorsqu'on a usé des robes longues il faut bien revenir aux robes courtes. Quant à Victor Hugo, nul n'ignore à présent que c'était un imbécile. La critique universitaire s'est armée du dogme de la distinction entre le fond et la forme pour accorder au père Hugo une indéniable puissance verbale, mais en proclamant qu'il n'y a rien à chercher dans ses idées, qui sont un ramassis d'incompréhensibles obscurités ou de sottises énormes. Là-dessus, on s'est rassuré, l'affaire a été réglée ; cette solution

fournissait au public une explication du génie poétique, celui-ci consistant à habiller de phrases sonores des lieux-communs pataphysiques.

Les principes de 48 paraissent d'autant plus comiques qu'ils sont devenus officiels, que c'est sur eux que s'est fondé le régime qui, depuis plus d'un demi-siècle, gouverne la France, et enfin que leur instauration ne semble pas s'être accompagnée de terreur. Un régime n'est pris au sérieux que lorsqu'il est cruel. On oublie que celui-là est le résultat d'un compromis. On néglige la tension qu'il renferme et implique. On ne veut pas savoir qu'il est, lui aussi, comme tant d'autres régimes, né dans le sang. Mais non pas dans le sang des tenants et des privilégiés d'un régime antérieur, ainsi que les régimes nés d'une révolution, mais dans le sang de la révolution même, surprise dans son élan. Les principes de 48 ne sont pas une espèce d'évangile doux et solennel, une révélation immuable, toute formulaire et rituelle, et qui servirait à orner l'éloquence innocente, et, par là même, dérisoire, des distributions de prix et des comices agricoles. Il faut les considérer, à leur naissance, comme ayant eu une valeur révolutionnaire, donc tragique, valeur qu'ils continuent de receler en puissance et en acte. Le suffrage universel a pu être fixé dans une boîte que gardent, sur nos places publiques, des prestidigitateurs en redingote et à favoris : il reste une arme qui n'a pas perdu toute sa virulence possible ; il demeure doté de prestiges dont les dangereux effets sont infiniment imprévisibles. Les idées confuses, grouillantes, excentriques, aventureuses de 48 se sont cristallisées en dogmes officiels et on ne veut plus leur voir que ce caractère officiel, donc grotesque. Mais replacées à leur origine, elles retrouvent toute la richesse illimitée de leurs chances, leur signification profonde ; nous mesurons les bouleversements qu'elles allaient fatalement entraîner lorsque les deux sursauts de réaction de juin 48 et de mai 71 les suspendirent et, justement, les officialisèrent, les rendant ainsi, d'apparence et pour le moment, inoffensives.

Seulement, un oubli prudent règne sur ces deux crises. On fait silence sur tout l'univers souterrain de sentiments, d'aspirations, d'espérances, où purent se former des principes aussi vulgaires, pour nous, et aussi pacifiques et domestiqués que le suffrage universel, la république universelle, l'instruction laïque et obligatoire, etc. Derrière toutes ces aimables billevesées, d'autres principes apparaissaient jusqu'à l'examen desquels il était périlleux d'aller et sur lesquels la pierre du tombeau est retombée lourdement. Mais, si l'on veut pousser jusque là, toute une autre face du « stupide XIXe siècle » se révèle, dont il n'est pas séant de parler. Sans doute a-t-on élevé des statues à Ledru-Rollin ; sans doute les hommes de 48 occupent-ils une place de choix dans la nomenclature des

rues et avenues parisiennes ; mais l'histoire tient à glisser sur les étranges nouveautés qui surgissent des profondeurs de leur siècle, et en particulier sur la volonté toute singulière et prodigieuse qui s'y manifesta, de passer de la révolution politique à la révolution sociale.

Telle est, en effet, la grande invention de cette période. A sa lueur sulfureuse des ombres inquiétantes, Blanqui, Barbès, s'agitent et montrent leurs chaînes, des quartiers de grandes villes, la Croix-Rousse à Lyon, le faubourg Antoine à Paris, érigent leurs murailles dans l'épaisseur desquelles on n'imaginait pas que des êtres humains pussent vivre ; des barricades se dressent, un drapeau inconnu fait flotter ses plis noirs, des mots d'ordre, âpres, directs et sans poésie, retentissent, exigeant de la société ce qu'elle ne veut ni ne pourrait donner, sans mourir à elle-même. Et, enfin, on se permet, dans certains lieux, des débats sur des questions inouïes, par exemple de savoir comment, par quelles voies et quelles méthodes pourrait plus sûrement s'accomplir cette révolution sociale, comme si le seul fait d'envisager son existence, de produire son nom n'était pas un scandale suffisant et qui mérite la prison, la proscription, le bague, l'anéantissement.

Le tourment de l'universel, qui éclata dans ce moment de l'histoire humaine, s'est satisfait dans une certaine mesure, au delà de quoi il a été décidé qu'on ne poursuivrait pas d'autre enquête. C'est cela qui s'appelle une révolution politique. Et les termes d'égalité, de fraternité, de raison et de justice, par quoi s'exprime ce tourment, ont été définis une fois pour toutes, comme si leur contenu était à jamais épuisé. Ils ne sont plus redoutables. Ce sont des devises au coin desquelles est frappée notre monnaie courante et qui valent pour n'importe quelle marchandise. On peut donc en rire à son aise. Mais si des esprits pervers voulaient leur faire rendre davantage, tendre leur signification à l'extrême, la chose serait moins plaisante. Or il existe des esprits de cette sorte et que le Malin agite d'un désir de mouvement perpétuel. Pour eux, la boîte de Pandore du suffrage universel n'a pas encore répandu tous ses désastres. Pour eux, la république n'a pas dit son dernier mot, on n'en a pas encore fini avec elle. Pour eux, non seulement la démocratie permet l'accession au pouvoir de la classe bourgeoise, mais encore derrière celle-ci elle ouvre la porte aux capacités, à la paysannerie, à la moyenne et à la petite bourgeoisie, réclame du travail et du pain pour les prolétaires, les éduque afin de leur permettre de prendre plus clairement conscience de leurs droits, puis de leur nombre et de leur force, enfin laisse entrevoir le temps où le pouvoir n'étant pas concentré en quelques mains, mais universellement partagé, sera comme s'il n'était plus et où le mot même de gouvernement n'aura plus de sens. Ces changements épouvantables sont de l'ordre des choses dont on ne parle pas. Ou, si l'on en parle, ce ne

peut être qu'avec des anathèmes. Car il est des choses impies, dont il faut étouffer à tout prix la publication.

L'histoire du Diable à travers les âges n'est pas entièrement connue. Mais on sait la forme qu'elle a revêtue à certaines époques. Il existe, par exemple, toute une tradition de doctrines occultes qui professèrent l'unité de la matière, rompant ainsi avec un dualisme qu'ont toujours proclamé les religions officielles, les églises, les morales soucieuses de conserver l'ordre établi. Parfois certaines doctrines interdites ont trouvé leur vérification et leur application pratique dans les conditions d'un âge ultérieur et se sont vues ainsi intégrer au corps du savoir public : mais ce n'est qu'après avoir frôlé le bûcher et traversé le purgatoire du mystère et du secret. Ainsi en fut-il de tant de découvertes de la science et de propositions de la raison. Plus récemment, on a parlé d'une « poésie maudite » et d'un « art maudit », parce qu'il s'est trouvé que les formes les plus saisissantes, les plus belles et les plus authentiques de l'expression humaine ont été dues à des hommes qui prétendaient vivre en dehors de la société de leur temps et ne donner expression qu'à leur destin particulier, et non aux prétentions spirituelles de cette société.

48 fut particulièrement fertile en doctrines et en expressions de cette sorte. Beaucoup de choses y furent inventées, exprimées, pratiquées, qui pouvaient paraître malséantes et périlleuses. Ce fut un âge spécialement favorisé du Diable. Aussi fut-ce un âge plein de mystère et où l'on se plaît à flairer partout du mystère. On découvre que l'histoire est faite non seulement de ce qu'on voit, mais de ce qu'on ne voit pas. Sans doute y a-t-il eu jusque-là les secrets ressorts de la diplomatie, les décisions nocturnes des alcôves royales, tout ce que ne racontent pas les chroniques de la cour, tout ce que peuvent cacher de fantaisie imprévisible les replis de la cervelle des princes. Mais à ces causes d'autres s'ajoutent, plus excitantes encore pour la curiosité : le capital mène le monde, et ce qu'il veut et ce qu'il fait, comment le savoir ? Comment parvenir à la source où il décide de son action ? Parfois un scandale trop éclatant ouvre une lueur sur ce qui se passe dans la société dominante, ses intérêts, ses mœurs, la façon dont elle entend conduire le train public. Les gazettes, cette fois, sont bien obligées de donner quelques éclaircissements. Pour le reste, on ne peut qu'imaginer, et c'est à quoi s'emploient les romans. Interminables comme la vie elle-même et ses péripéties, ils nouent de multiples destinées, sujettes à tous les hasards qui peut permettre une société sans cadres bien arrêtés, qui vacille à chaque coup de bourse, et où tout est possible, sauf à un seul : le prolétaire. Aussi le héros de ces feuilletons sera-t-il, par contradiction, le prolétaire, un prolétaire épique, idéal, exceptionnel, en lutte, lui tout seul, contre la masse mouvante de cette société, et que cette lutte peut

mener au bain, mais qui en revient et, caché dans son manteau, sous un faux nom, sous un faux visage, reprend le combat. C'est sous cet aspect qu'il nous apparaît dans un roman d'une émule de George Sand, Mme Flora Tristan : il y est un héritier de Manfred, un précurseur de Jean Valjean et porte le nom caractéristique de Méphis, abréviation de Méphistophélès¹. Car en réalité, que pourrait-il, tout seul, le pauvre aventurier, si les forces infernales ne lui viennent en aide ? Il faut donc qu'il y ait un peu du diable en lui. Ce nom de prolétaire qui, aujourd'hui, se définit de façon si précise, en terme de lutte de classes, sonne alors tout romantiquement et ténébreusement. C'est le paria, le galérien, le carbonaro, l'artiste, le régénérateur, l'adversaire des Jésuites. De sa rencontre avec une belle Espagnole naîtra la femme inspirée qui doit rédimer le monde.

Telles sont les fantasmagories que projette le siècle. On attend le transmutateur, le magicien. Mais ce n'est que dans une obscurité confuse et ambiguë que la romanesque Flora Tristan donne à ce messie le nom de prolétaire. Se laissant aller à une pente plus facile, Eugène Sue choisira pour type du héros qui sait et qui voit un prince déguisé, un être de richesse et de puissance, qui consent à descendre dans les bas-fonds pour pardonner au vice aveugle et l'élever jusqu'au bien, jusqu'à l'ordre. Tel est le thème des *Mystères de Paris*, dont Karl Marx, dans une analyse fameuse, a dénoncé le conformisme vertueux, philanthropique et petit-bourgeois². Il n'en est pas moins vrai qu'en se laissant duper par cette féerie, l'imagination populaire découvre la misère dont elle tente de s'évader, le caractère souterrain de son foyer d'origine. Elle est dans la nuit. Dans la nuit d'un Paris sordide et terrible, où végètent des métiers serviles, sous de pauvres lampes, et où rampent d'étranges expédients. Seule une puissance surnaturelle peut permettre aux misérables d'accéder à une autre existence, que ce soit le coup de baguette de Rodolphe, ou que ce soit, chez Balzac, le Diable de la *Peau de Chagrin* apparaissant au jeune joueur, affolé de désir et de poésie. Rêves que tout cela ! Mais rêves dont l'exaspération et la folie ne peuvent s'expliquer que par contraste avec une réalité effroyable. Rêves qui, sur cette réalité, projettent une lumière ruisselante. Les joues pâles et creuses des jeunes ouvrières, le tremblement craintif des prostituées, l'ombre où les chiffonniers croupissent, les enfants, la faim, l'usure, le crime et le travail, tout cela qui était, et qu'il y avait peut-être intérêt à laisser ignoré, se révèle avec une intensité fascinante. Et le soupçon pourrait naître, que ces bas-fonds constituent un élément fatal et indispensable de l'immense mécanisme social. Oui, peut-être cette masse claire-obscur joue-t-elle

¹ (1) Flora TRISTAN : Méphis, chez Ladivocat, librairie du Palais-Royal, Paris, 1838.

² Karl MARX : La Sainte Famille, Œuvres philosophiques, 1928, Paris, Costes, t. III, p. 40-45, et p. 134.

son jeu dans la gravitation des forces en présence. Peut-être ce fumier sert-il d'engrais aux multiples productions du monde. On ne sait où aboutissent ni d'où tirent leur genèse les actes de la finance, de la presse, de l'industrie. A mesure qu'on avance dans l'expérience de cet univers en perpétuelle rotation, on se sent le jouet de mains inconnues. Un siècle plus tôt, le Diable Boiteux ne découvrait que des secrets psychologiques, purement individuels, ce qui se cachait sous l'apparence de personnages définis, atomiques, séparés les uns des autres, le vice particulier du juge, la luxure du dévot, les rides de la vieille belle fardée, l'avarice de l'avare, la manie du maniaque. Le moraliste procédait par catégories. A présent, ce qu'éclaire la lanterne du romancier, c'est la réciprocité des actions. Sous les toits, derrière les fenêtres, il se passe quelque chose. Une énorme intrigue à débrouiller, une énigme pleine de prolongements et dont on retrouve un fil dans une mansarde, un autre dans un salon. Et il se pourrait justement que ce soit là, dans ce salon, au milieu de la richesse insolente, auprès du pouvoir malfaisant et abusif que l'on finit par découvrir le nœud de l'affaire. Sans doute n'en faut-il pas conclure à la nécessité de détruire le salon, la richesse et le pouvoir. Au contraire, le redressement des torts et l'apparition de la vérité restituent à l'innocence malheureuse et pervertie la juste jouissance du salon, de la richesse et du pouvoir. Mais cette enquête au long des fils du labyrinthe a tout de même déjà permis d'entrevoir toutes sortes de conjonctures bizarres et terribles et, au fond de ce Paris prodigieux, une population qui, jusque-là, n'avait point paru digne du moindre regard. Désormais toute épopée, toute mythologie humaine doit comprendre, à la suite des plus illustres légendes, la geste des Pauvres Gens. Ils ont leur place dans cette apocalypse effarante, gouvernée par des moyens et des ressorts occultes. Et puis, les Jésuites... Il y a les Jésuites ! Mais puisque les puissants usent de l'intrigue, le peuple aussi aura son intrigue. Puisqu'il est condamné à la nuit, il se servira de la nuit. Puisqu'on veut réduire au silence ses besoins, ses revendications, il agira par le silence, se forgera une philosophie souterraine, rêvera de conjuration et d'émeute, s'assemblera en sociétés secrètes.

Pour ceux qui sont condamnés à ne jamais se manifester publiquement, à ne jamais atteindre à ce bien suprême qui s'appelle l'expression, la société secrète offre un merveilleux refuge. Là, l'homme déclaré incapable de toute responsabilité sociale, se soulage de ses contraintes et fait l'apprentissage de ce qu'il pourrait être s'il était libre ; il agit par la pensée comme s'il n'avait plus de maître ; il ne trouve auprès de lui que des amis à qui l'on peut tout dire et en compagnie desquels on espère qu'on pourra tout faire ; il vit dans un microcosme de république idéale où règnent de façon réelle la liberté, l'égalité et la fraternité. La société secrète ne doit pas être confondue avec la secte. L'homme qui fait partie

d'une secte se console et s'enorgueillit de détenir une vérité dogmatique dont la société commune n'est pas digne. Dans la société secrète la vérité que possède l'initié est une vérité expérimentale et future. C'est une vérité-force, une vérité agissante. L'initié s'exerce à son triomphe. Il tente de s'accorder au mouvement des choses, à une réalité qu'il crée et qu'il veut. Il dispose l'événement en sa faveur et se dispose en faveur de l'événement.

« Depuis l'antique régime des castes, écrit George Sand, jusqu'à notre siècle, où tout tend à l'abolition définitive de ce régime, les hommes ont constamment essayé de constituer la vraie cité. Mais la cité est toujours devenue caste, sous quelque forme qu'elle se manifestât dans le monde... Tant que la société officielle ne sera pas construite en vue de l'égalité humaine, la société officielle sera caste ; et tant que la société officielle sera caste, la société officielle engendrera des sociétés secrètes³. »

Les sociétés secrètes, *Amis du Peuple*, *Droits de l'Homme*, *Saisons*, *Familles*, *Phalanges Démocratiques*, combattues pendant tout le règne de Louis-Philippe, tour à tour dissoutes et reconstituées, finissent par se rejoindre dans la Société communiste. Leurs principaux animateurs sont Barbès, beau, riche et généreux, le paladin de 48 ; Raspail, médecin du peuple à la façon de Jean-Paul Marat et qui prétend, contre la cléricature et l'académisme médicaux, démocratiser la thérapeutique et la mettre à la portée de tous. Et surtout Blanqui.

Blanqui, par son action, par le caractère inflexible et lucide qu'il imprime à la lutte révolutionnaire, par son souci de trouver une méthode, une discipline insurrectionnelles, par sa carrière d'agitateur et sa vocation de prisonnier, Blanqui apparaît comme l'incarnation du communisme. En lui renaît la tradition babouviste, cette aspiration des couches tout à fait inférieures du peuple, pendant, la Révolution française, et que, après plusieurs sursauts, le Directoire finit par étouffer. Il exprime le cri des profondeurs, la raison dernière de la révolution, la révolution sans réticence ni arrière-pensée. Il est vraiment le premier révolutionnaire professionnel. Jamais il ne perd de vue le but, qui est la révolution. Jamais il n'oublie la réalité, qui est l'existence de deux classes, bourgeoisie et prolétariat. Il sait que la lutte peut être longue et qu'il faut l'envisager à la fois en penseur et en homme d'action. Il ne se décourage point. Il ne récrimine pas non plus et n'accepte pas qu'on récrimine, qu'on se plaigne d'un coup manqué, qu'on rejette la faute sur les philosophes ou sur le socialisme, qu'on se pare de professions de foi

³ George SAND : Le Compagnon du Tour de France, Avant-propos. Nouvelle édit., édit. Mouton, Paris, 1928, p. 12 et 13.

faussetment violentes, ou bien qu'on se dise cosmopolite ou internationaliste alors qu'on ne cherche que l'écrasement de la France, ainsi que fera Mazzini. Rien ne le distrait ni ne l'éblouit. Il est irréductible en tout, refusant tout ce qui vient de Dieu et tout ce qui vient des maîtres, poursuivant inlassablement la perte de l'un et des autres, mais aussi se défiant de tout prétexte personnel, de toute raison accessoire, de toute confusion rhétorique qui pourraient détourner la révolution de sa voie. Tout ceci apparaîtra dans la *Lettre à Maillard*⁴, critique profonde de la Révolution de 48 et l'une des pages capitales de la littérature révolutionnaire. Blanqui était fait pour agir sans déclamation ni sentimentalité, en saisissant dans la circonstance ce qui est strictement réel et authentique. Mais la pauvreté, l'obscurité, la faiblesse de la circonstance l'obligèrent à n'agir que par des coups de force stériles et à se confiner dans la prison. Il se sait condamné à une attitude purement préparatoire et symbolique, une attitude de patience dans les ténèbres et les fers. Et toute sa vie s'écoulera ainsi. Il y deviendra un vieillard jaune et hagard. Mais il ne sera pas vaincu. Il ne peut pas être vaincu.

Cependant si le blanquisme laisse apercevoir de la vie secrète du prolétariat l'aspect le plus redoutable, celui d'une conspiration permanente, il est d'autres mystères populaires qui se présentent sous un jour d'églogue : par exemple, tout ce que, sous Louis-Philippe, le public commence à apprendre des mœurs et des rites du compagnonnage. En particulier, les écrivains et les philosophes, héritiers du travail souterrain du XVIIIe siècle, découvrent que c'est dans le peuple, parmi les ouvriers, que s'exerce désormais la tradition initiatique. Les opérations par lesquelles l'homme se transforme et se renouvelle et dont certains rites traditionnels sont le signe, se sont réfugiées là, chez ces voyageurs allant sur les routes, de mère en mère, portant, sous une forme élémentaire et modeste, les secrets des architectes et des bâtisseurs, et gardant le souvenir confus du maître assassiné par de faux frères, mais dont le sang est fécond. Il faut renaître. C'est là le secret profond de la vie. Alphonse Esquiros, transposant en termes de révolution populaire tout l'Évangile, reprend à son compte le mot du Christ, prêchant « le baptême de réforme » : *Oporlet quidem renasci*⁵. Or le compagnon, par ses pérégrinations et ses travaux, apprend à renaître. Il est un passager, qui parcourt un itinéraire et vit ses années d'apprentissage afin de devenir un autre homme, afin de devenir enfin celui qu'il est : alors, selon une expression actuelle et dont on sent ici toute la profondeur, il se qualifie. Il devient un ouvrier qualifié. Qualification dont le chef d'œuvre rend témoignage. Ainsi le prestige d'un pouvoir spirituel apparaît-il dévolu à

⁴ V. Maurice DOMMANGET : *Blanqui à Belle-Ile*. Edit. de la Librairie du Travail, Paris, 1935, chap. VII.

⁵ Alphonse ESQUIROS : *L'Évangile du Peuple*, Les Veillées littéraires illustrées, Bry aîné, Paris, 1849, p. 3.

qui ? A l'ouvrier. Et une sorte de fascination attire tous les regards sur cet homme obscur qui balbutie, sans trop les comprendre, des formules chargées de sens, reproduit à travers les routes de France, l'odyssée des mystes et tient dans ses mains la faculté d'accomplir ce miracle : la chose bien faite, celle par quoi on se justifie et on se sauve. Le chevalier, l'inspiré, le pur et le fol, c'est lui. Tous les feux de la littérature convergent vers lui.

Or une créature étrange semble avoir reçu mission d'animer ces feux et de leur faire produire leur flamme la plus brillante. La littérature est amoureuse de l'ouvrier, et c'est George Sand qui incarne la littérature. Vestale impure, prêtresse animale et intuitive, elle recueille dans l'air du temps tous les charmes dont l'âme veut avidement être séduite. Elle devine ce qu'on attend, elle pressent ce qu'on désire qui soit dit. Elle condense dans son génie toujours disponible les rêves épars autour d'elle et leur donne une forme irrésistible. Son ascendance germanique l'aide en cette circonstance et lui rappelle ces philosophies selon lesquelles il y a, dans la vie, quelque chose à trouver. Et ses amis, Sainte-Beuve en tête, aimantés à leur tour par cette orientation infallible qui est en elle, s'empressent à la guider vers les hommes qu'elle doit connaître, Jean Reynaud, Pierre Leroux. Grâce à eux, et à leurs suggestions elle retrouve dans sa propre mémoire les inquiétudes du XVIIIe siècle, se plonge « dans la franc-maçonnerie jusqu'aux oreilles »⁶. Et au bout du dédale des loges et des mystères, elle découvre celui qui possède le mot et le signe et se révèle le prince des temps nouveaux : l'ouvrier.

Le livre d'Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu, compagnon menuisier, sur le compagnonnage, a paru en 1840 et a connu un immense succès. George Sand en tire son personnage de Pierre Huguenin, le Compagnon du Tour de France. L'ouvrier accède au rang de héros de roman, et aucune objection valable ne s'oppose à ce qu'il apparaisse beau, jeune et traînant après soi le cœur d'une jeune personne aristocratique. Cette fiction constituera la forme idéale et la plus aimable, aux confins de la chanson de geste et du conte bleu, que prend la révélation des mondes souterrains.

* *

Car telle est bien la nouveauté du siècle romantique : c'est l'apparition scandaleuse du Satyre à la table des dieux, la manifestation publique des êtres sans nom, sans possibilité d'existence, les esclaves, les nègres, les

⁶) Cité par John CHARPENTIER : George Sand, Paris, Tallandier, 1936, p. 216.

monstres, l'araignée, l'ortie. L'ombre du prolétaire s'allonge sur les consciences. Mais le prolétaire existe-t-il ? Les monstres existent-ils ?

« Quel est votre état ? demande à Blanqui un de ses juges, au procès des Quinze, en 1832. — Prolétaire. — Ce n'est pas un état. » A quoi Blanqui : « C'est l'état de 30 millions de Français qui vivent de leur travail et sont privés de leurs droits politiques. » Voici enfin une définition de ce terme obscur. Mais la prétention ainsi proclamée d'obtenir des droits politiques pour les prolétaires est aussi ahurissante que celle qu'aurait pu émettre un esclave réclamant, au temps d'Aristote, une âme immortelle et sa liberté personnelle. Aussi Aristote aurait-il juré qu'une telle extravagance ne se produirait jamais. « Il n'y a pas de jour pour le suffrage universel, déclare M. Guizot, pour ce système absurde qui rappellerait toutes les créatures vivantes à l'exercice des droits politiques. » Daniel Stern⁷, qui cite ce jugement sans appel, observe que, pour les économistes de l'école classique on ne saurait établir de lien entre « le bien-être des classes laborieuses » et « les plus hauts intérêts de la civilisation générale ». L'existence des prolétaires n'a rien à voir avec ceux-ci, qui ont été fixés une fois pour toutes. C'est de ces mêmes doctrinaires que Renan écrit : « La nature humaine est pour eux ce qu'ils voient exister de leur temps et dont ils souhaitent la conservation⁸. » Et il leur prête le raisonnement suivant : « La société a toujours présenté jusqu'ici trois types de situation sociale : des hommes vivant de leur revenu, des hommes exploitant leur revenu ; des hommes vivant de leur travail ; donc cela est de la nature humaine, et il en sera toujours ainsi. » Cette dernière classe, les hommes vivant de leur travail, doit subsister sans être mise en question, sans qu'on en parle, exister comme si elle n'existait pas. Mais voici qu'on en parle. Ils sont trente millions, le même chiffre que donne Flora Tristan, lorsque du roman elle passera à l'action en fondant *l'Union ouvrière*, et en déclarant, dans son programme, que ce n'est pas seulement dans leur intérêt qu'elle entend parler de ces 30 millions, mais dans l'intérêt général, « en vue de l'amélioration du bonheur de *tous et toutes*, riches et pauvres »⁹. Les riches, en effet, devant cette apparition des prolétaires, n'ont rien à craindre ; il leur faut simplement comprendre qu'il y a là un problème à quoi ils sont intéressés. « Riches ! leur dit en 1847 la *Démocratie pacifique*, organe de l'école sociétaire, ne redoutez rien du peuple... Venez donc spontanément au secours du pauvre peuple..., dévouez-vous à vos frères..., apportez vos secours, faites des sacrifices, afin que le peuple affamé ne soit pas poussé par le besoin à de cruelles extrémités. » Ailleurs, le même organe réitère son appel : « Les riches sont les frères des pauvres, comme les pauvres sont les frères des riches.

⁷ Histoire de la Révolution de 1848, nouvelle édition, Calmann-Lévy, Paris, 1878, I, introduction, p. XLIV

⁸ L'Avenir de la Science, Pensées de 1848. Paris, Calmann-Lévy, édit. de 1894, p. 33.

⁹ L'Union ouvrière, 2e édit., Paris, Imprimerie de Worms & GLe, 1844. p. 131. Cité par Jules L. PUECII : La Vie et l'Œuvre de Flora Tristan. Paris. Marcel Rivière, 1925, p. 180.

Les égoïstes sont des infirmes. C'est par la générosité que le peuple doit les traiter et les guérir. Chacun a intérêt au bien de tous... Il s'agit d'allumer dans le cœur des riches et dans tous les cœurs le feu sacré du dévouement et de provoquer l'alliance libre et fraternelle du capital et du travail¹⁰ (1).» La nouveauté consiste donc à établir un lien entre l'existence des prolétaires et les affaires de la société en général, à imaginer, au scandale de M. Guizot, la solidarité de « toutes les créatures vivantes ». Il semble impossible à ces esprits subversifs que, du fait de leur nombre, les prolétaires ne se sentent pas engagés à devenir autre chose qu'une donnée naturelle et immuable, inerte et passive, sans aucune participation consciente à l'état du reste de l'humanité, à sa marche, à sa conscience. Et aussi du fait de leur malheur. Ils sont, selon la formule de Condorcet, reprise par Saint-Simon, « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ». « La classe la plus nombreuse de la société et la plus misérable », dit aussi Necker¹¹. Par conséquent, la minorité qui constitue le reste de l'humanité ne peut continuer désormais de se savoir riche et heureuse.

La minorité, par la voie des économistes et de ce que Renan appelle l'école néo-féodale, répond que l'existence, — puisqu'à présent elle est dévoilée— la présence, la surprenante et monstrueuse épiphanie de cette classe pauvre et nombreuse, son activité, son labeur, son état de contrainte répondent à une loi naturelle et servent les intérêts de la minorité riche et heureuse, c'est-à-dire de la civilisation. D'ailleurs le caractère humain, voire divin, n'a pas été refusé aux prolétaires : plus heureux en ce domaine que les esclaves antiques, ils ont été dotés d'une âme et pourront un jour connaître cette égalité à quoi ils aspirent, — dans l'autre monde. Mais le socialisme, mais la révélation, par Condorcet, Necker et Saint-Simon, de la classe pauvre et nombreuse, l'intérêt suscité, l'attention requise par cette classe amènent les esprits à envisager, dans ce monde même, une transformation commune, un grand-œuvre à quoi la classe pauvre et nombreuse collaborerait. D'ailleurs ce grand-œuvre ne serait-il pas justement celui qu'annonça le Christ et sur le principe théorique duquel prétend être fondée notre communauté chrétienne ? « L'humanité en progrès et en révolution est la forme visible de Jésus-Christ », dit Esquiros¹². Il arrive souvent, en effet,

¹⁰ M. DOMMANGET : Victor Considérant, Éditions Sociales Internationales, Paris, 1929, p. 31 et 37.

¹¹ Sur la législation et le commerce des grains (1774); la partie, chap. XXV ; Œuvres, vol. I, p. 173. Et Necker, adversaire du « laissez faire, laissez passer » des Physiocrates, déclarait que la source de la misère de cette classe, c'était « le pouvoir qu'ont les propriétaires de ne donner en échange d'un travail qui leur est agréable que le plus petit salaire possible, c'est-à-dire celui qui représente le plus étroit nécessaire ». (Sur l'intérêt qu'éveilla cet écrit de Necker chez les Saint-simoniens et chez Louis Blanc, voir l'Exposition de la doctrine de Saint-Simon, nouvelle édition avec introduction et notes, par G. BOUGLÉ et E. HALÉVY, Paris, Marcel Rivière, 1924 p. 293 et note.

¹² Alphonse ESQUIROS : op. cit., p. 4.

aux premiers socialistes de se réclamer du christianisme primitif. Daniel Stern, avec une forte et lucide simplicité, les détourne de leur erreur et leur montre le caractère original, profond, réellement scandaleux de leur révolution : « S'il est vrai de dire que le socialisme semble au premier abord une extension du principe de fraternité apporté au monde par Jésus-Christ, il est en même temps, et surtout, une réaction contre le dogme essentiel du christianisme : la chute et l'expiation. On pourrait, je crois, avec plus de justesse, considérer le socialisme, dans son principe général, comme une tentative pour *matérialiser* et *immédiatiser*, si l'on peut parler ainsi, le paradis spirituel et la vie future des chrétiens. C'est peut-être là *accomplir la loi*, mais c'est l'accomplir en l'abolissant¹³. » Esquiros, d'ailleurs, sait qu'en se réclamant de l'Évangile il interprète celui-ci dans un sens immanent. Il sait qu'il s'agit de fonder le royaume de Dieu sur la terre, d' « essayer le paradis à la terre¹⁴ ». « Attachons-nous donc avec courage à la terre », dira de son côté Jean Reynaud¹⁵.

Ainsi donc des esprits religieux, au sens étymologique du mot, c'est-à-dire, soucieux de sentir le lien des choses, et en particulier de « toutes les créatures vivantes », imaginent que la présence de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre peut ne plus servir les plus hauts intérêts de la civilisation générale, selon la loi naturelle qui, d'après M. Guizot, gouverne éternellement la civilisation, mais peut transformer celle-ci dans un sens nouveau et accomplir la loi, une autre loi, supérieure et essentielle, la loi humaine. « Le grand règne de l'esprit, écrit Ernest Renan, ne commencera que quand le monde matériel sera parfaitement soumis à l'homme... C'est ici-bas, et non dans un ciel fantastique que se réalisera cette vie de l'esprit... On reproche souvent à certaines doctrines sociales de ne se préoccuper que des intérêts matériels, de supposer qu'il n'y a pour l'homme qu'une espèce de travail et qu'une espèce de nourriture et de concevoir pour tout idéal une vie commode. Cela est malheureusement vrai ; il faut toutefois observer que, si ces systèmes devaient avoir réellement pour effet d'améliorer la position matérielle d'une portion notable de l'humanité, ce ne serait pas là un véritable reproche. Car l'amélioration de la condition matérielle est la condition de l'amélioration intellectuelle et morale, et ce progrès, comme tous les autres, devra s'opérer par un travail spécial : quand l'humanité fait une chose, elle n'en fait pas une autre... Il est singulier que les deux classes qui se partagent aujourd'hui la société française se jettent réciproquement l'accusation de matérialisme. La franchise oblige à dire que le matérialisme des classes opulentes est seul condamnable. La tendance des classes pauvres au bien-être est juste, légitime et sainte,

¹³ (1) Op. cit., t. I, p. XLVIII.

¹⁴ (2) Op. cit., p. 3.

¹⁵ (3) Jean REYNAUD : *Terre et Ciel*, Paris, Fume, 4^e édit, 1864, p. 106.

puisque les classes pauvres n'arriveront à la vraie sainteté, qui est la perfection intellectuelle et morale, que par l'acquisition d'un certain degré de bien-être. Quand un homme aisé cherche à s'enrichir encore, il fait une œuvre au moins profane, puisqu'il ne peut se proposer pour but que la jouissance. Mais quand un misérable travaille à s'élever au-dessus du besoin, il fait une action vertueuse, car il pose la condition de sa rédemption¹⁶. » Le voilà donc justifié dans son effort par les esprits qui sentent, comme une découverte vitale et prodigieuse, l'unité sacrée de l'espèce humaine. Bien plus, il est justifié dans sa colère : « En Orient, des milliers d'hommes meurent de faim sans avoir jamais songé à se révolter contre le pouvoir établi. Dans l'Europe moderne, un homme, plutôt que de mourir de faim, trouve plus simple de prendre un fusil et d'attaquer la société, guidé par cette vue profonde et instinctive que la société a envers lui des devoirs qu'elle n'a pas remplis. On trouve à chaque page, dans la littérature de nos jours, la tendance à regarder les souffrances individuelles comme un mal social, et à rendre la société responsable de la misère et de la dégradation de ses membres. Voilà une idée nouvelle, profondément nouvelle. On a cessé de prendre ses maux comme venant de la fatalité ¹⁷. » Et dans la note qu'il ajoute à cette page audacieuse l'illustre humaniste de 48 et le génie le plus religieux du siècle observe : « L'extension plus ou moins grande qu'un peuple donne à la fatalité est la mesure de sa civilisation. Le Cosaque n'en veut à personne des coups de fouet qu'il reçoit : c'est la fatalité ; le raïa turc n'en veut à personne des exactions qu'il souffre : c'est la fatalité. L'Anglais pauvre n'en veut à personne s'il meurt de faim : c'est la fatalité. Le Français se révolte s'il peut soupçonner que sa misère est la conséquence d'une organisation sociale réformable. » Ainsi 48 dénonce la présence irréfutable de la misère. Et il ne suffit pas d'accepter cette présence comme une fatalité ou, ainsi que le voudrait l'Économie politique, comme la conséquence d'une loi naturelle. Il faut reconnaître l'action de cette misère, son caractère organique, sa liaison à des causes et à des effets. Ce n'est pas une substance métaphysique. C'est l'état de 30 millions de Français. L'accession de ces 30 millions de Français à l'entreprise commune, l'amélioration de leur condition, l'intelligence de leurs besoins et de leurs aspirations deviennent une nécessité morale, un impératif catégorique pour tout homme qui se sent homme. Pour celui-ci, la vie, sa propre vie devient une charge insupportable s'il ne peut se dire que le monde est susceptible de progrès. Ici une dissociation de l'idée de progrès s'impose. Au premier aspect, l'idée de progrès est un des chevaux de bataille de la bourgeoisie montante et triomphante du XIXe siècle. Tout éblouie des fructueux progrès accomplis par une activité industrielle

¹⁶ E. RENAN : Op. cit., p. 80 et suiv.

¹⁷ E. RENAN : Op. cit., p. 35 et 36.

et technique qui est allée sans cesse croissant pendant le règne de Louis-Philippe et le Second Empire, la bourgeoisie a chanté la louange du progrès, et ce thème est devenu l'un des thèmes officiels de la IIIe République. Mais c'est là un hymne de classe, l'expression d'une classe exaltant ses conquêtes, sa puissance et son confort. Tout autre chose est le progrès qu'envisagent les esprits religieux de 48, qui ont conçu l'homme en tant qu'espèce et projettent dans l'avenir une transformation totale et substantielle de cette espèce. Ceux-là, les miracles de la technique, la multiplication des échanges, tout ce qui comble d'aise la bourgeoisie et confirme son optimisme les touche peu. Au contraire, ils en font la critique. Les perfectionnements de l'industrie, la machine, les richesses, les mécanismes de plus en plus subtils de la production et de la circulation des marchandises, la banque, le crédit, tout cela, qui rend la bourgeoisie si glorieuse et où elle limite son idée du progrès humain, ne leur paraît nullement un bien en soi. Tout cela ne saurait, pour eux, devenir valable que du jour où l'espèce entière serait admise à en tirer bénéfique et à l'adapter à son unanime usage¹⁸.

Et c'est pourquoi le siècle de 48, dans les profondeurs où s'élabore sa conscience secrète, a jeté sa malédiction sur ce que M. Guizot aussi bien que Fourier ont appelé la civilisation, le premier en la considérant comme un état naturel, parfait, providentiel, digne d'être joyeusement et jalousement conservé, l'autre comme un état passager et dont la disparition est nécessaire.

Pour les fouriéristes, l'état de civilisation, avec son commerce anarchique et sa féodalité industrielle, relève encore des époques de barbarie. Après Richard Owen, après Saint-Simon et avec les Saint-simoniens, ils ont fait la critique du régime social de leur temps. Toute une pléiade de réformateurs, dans des analyses d'une perspicacité et d'une hardiesse

¹⁸ D'ailleurs, après l'hymne au progrès et à la machine, nous avons vu la classe bourgeoise marquer sa défiance envers le progrès technique et la machine et tomber dans un pessimisme sinistre. Georges Friedmann, dans son livre, si riche et si complet, *La Crise du progrès* (Grasset, Paris), a analysé ces diverses phases de la pensée bourgeoise. Il est assez curieux de retrouver la glorification du progrès technique, tel que pouvait l'entendre un bourgeois du XIXe siècle, dans un livre récent — et l'un des plus retentissants des temps actuels : *La Rébellion des Masses* de José ORTEGA Y GASSET. Un tel anachronisme tient sans doute au retard historique de l'Espagne. On y lit en effet ceci : « La vie de l'homme moyen est aujourd'hui plus facile, plus commode et plus sûre que celle de l'homme le plus puissant d'autrefois. Que lui importe de n'être pas plus riche que les autres si le monde l'est et met à sa disposition de magnifiques routes, des chemins de fer, le télégraphe, la sécurité physique et l'aspirine ? » Cet enthousiasme pour la conquête de la vitesse et de l'aspirine vaut sans doute pour celui que l'éminent philosophe appelle « l'homme moyen », c'est-à-dire le bourgeois. Mais le prolétaire espagnol ne connaît guère la magnificence des routes que parcourues par des autos de luxe. Quant aux hôtels où il lui est possible de se loger, mieux vaudrait n'en point parler. Le progrès technique est un fait de classe et qu'on ne saurait envisager dans sa généralité. Celui qui pense de façon générale et universelle, le philosophe véritable, l'humaniste, c'est celui qui fait l'analyse et la critique de ce fait : c'était, en 48, l'homme religieux, le fouriériste, l'utopiste. Et non le doctrinaire, malgré la sympathie, que, dans la préface à la traduction française de son livre (Stock, Paris, 1937), Ortega y Gasset marque nostalgiquement pour M. Guizot et M. Royer-Collard.

dont on sait la fécondité, attaque le système théologique par lequel l'économie libérale tente de justifier un régime de désordre.

Mais l'esprit ne saisit pas encore le moyen pratique de passer de cette phase de l'évolution humaine à la phase supérieure. Il lui faut faire un bond pareil à celui que pratique l'imagination religieuse ou métaphysique. Il lui faut projeter sa vision de la société future dans un avenir indéfini. « L'âge d'or qu'une tradition a placé jusqu'ici dans le passé est devant nous », proclame l'épigraphe du *Producteur*, organe des Saint-simoniens. Nous marchons au mythe de façon fatale et indubitable. L'utopie relève donc de l'acte de foi. Mais acte de foi, non plus en un Dieu transcendant, acte de foi dans l'existence, l'unité et l'avenir terrestre de l'humanité. Pour lointaine que soit l'échéance de l'utopie, elle n'en rapproche pas moins l'esprit humain de lui-même et le rappelle des infinis où il se perdait. Il y a encore croyance au paradis, mais ce paradis sera de ce monde. Au reste, il sera. Pourquoi ne serait-il pas ? « Savez-vous si la rêverie d'aujourd'hui ne sera pas la vérité dans dix ans, demande Louis Blanc, et si, pour que la vérité soit réalisée dans dix ans, il n'est pas nécessaire que la rêverie soit hasardée aujourd'hui ?¹⁹. » Le premier mérite de l'utopie, c'est d'avoir été postulée. « Il ne faut désespérer de rien, dit Flora Tristan. Ce que les hommes ont repoussé hier, ne comprennent pas aujourd'hui, demain peut-être ils l'accepteront et se mettront à l'œuvre pour réaliser une chose toute simple qui, pendant des siècles, aura été réputée *utopie et impossible*²⁰. » Et que faire, en attendant ? Que faire, sinon, puisque nous sommes sur le plan religieux, pratiquer la religion ? D'où ces actions extérieures, singulières, excentriques, accomplies, au milieu du siècle, par les croyants de bonne volonté. L'exemple, peut-être, en sera communicatif. Les Saint-simoniens, avec leur tunique bleue, leur pantalon rouge et leur chemise blanche, se sont établis à Ménilmontant et attendent que s'élargisse leur ronde fraternelle. Les fouriéristes avec Considérant, les icariens de Cabet vont tenter sur certains points du globe, « dans un coin de l'espèce humaine », selon l'expression de Blanqui, des expériences dont ils espèrent qu'elles agiront sur le reste du globe par contamination. « On vous demande l'essai sur une demi-lieue carrée de terrain », crie Considérant²¹. Une greffe opérée sur un membre métamorphosera tout le corps. « Si l'un de nos systèmes convient à tout le monde, sert tous les intérêts, satisfait tous les droits, résout les problèmes du temps, ne craignez rien, sa fortune est faite, et le monde l'acceptera vite. Si nos

¹⁹ (1) Organisation du travail, septembre 1840

²⁰ (2) Prospectus de l'Union Ouvrière, édit., imprimerie de Worms Paris, 1844, p. 131. Cité par Jules L. PUECH, op. cit., p. 181.

²¹ Victor CONSIDÉRANT : Destinée sociale, Paris, Librairie Phalanstérienne (ou) au Bureau de la Phalange(ou) à la Librairie Sociétaire, 118 édit.; t. II, 1838, p. 186.

conceptions, sans être des solutions définitives, sont seulement des améliorations, vont à certains esprits, à certaines positions, réalisent certains avantages ; dans ce sens encore l'imitation sera proportionnelle à leur valeur propre ; elles deviendront chacune ce qu'elles pourront, ce qu'elles devront être²². » Malheureusement, les républiques fondées par Cabet, puis par Considérant au Texas tournent à l'aventure, ce qui est autre chose que la transformation du monde— et à l'aventure — lamentable. Plus heureux est le destin de la colonie de Condé-sur-Vesgres et du familistère de Guise, créations fouriéristes d'où sortira le coopératisme. Ici nous entrons dans le domaine d'expériences rationnelles qui, elles, n'ont pas manqué d'agir sur l'évolution générale de l'organisme social. Aussi tout n'est-il pas que métaphysique pure dans l'utopie. Le vent n'en a pas absolument tout emporté.

Mais ce qu'il faut en considérer ici, à son départ, c'est la croyance, c'est l'acte religieux. C'est par un acte religieux que l'homme se sépare de ses croyances, de ses religions pour se satisfaire de la Religion, celle par laquelle il se révèle lui-même à lui-même en tant qu'espèce, en tant qu' « homme cosmique », comme disait le mystique lyonnais Ballanche, ou qu' « être collectif », comme disait Saint-Simon. « L'homme, disaient encore les Saint-simoniens, est un être religieux qui se développe. L'humanité a un avenir religieux²³. » « L'oeil humain, proclame Lamartine, poète de *l'épopée humaine*, s'est élargi par l'effet même d'une civilisation plus haute et plus large, par l'influence des institutions qui appellent le concours d'un plus grand nombre ou de tous à l'œuvre sociale, par des religions et des philosophies qui ont enseigné à l'homme qu'il n'était qu'une partie imperceptible d'une immense et solidaire unité, que l'œuvre de son perfectionnement était une œuvre collective et éternelle. Les hommes ne s'intéressent plus tant aux individualités, ils les prennent pour ce qu'elles sont : des moyens ou des obstacles dans l'œuvre commune. L'intérêt du genre humain s'attache au genre humain lui-même²⁴. »

L'humanité apparaît à l'homme ; il en prend conscience par une intuition adhésive et irrationnelle. Il la sent par un contact d'esprit à esprit. Chacun, en 48, éprouve ce contact. Chacun peut répéter ce mot du moine de *Spiridion*, l'extraordinaire roman où George Sand, dans une sorte de somme de la casuistique mystique, semble épuiser toutes les possibilités de communications spirituelles, tous les jeux et toutes les passions de

²² Victor CONSIDÉRANT : *Le Socialisme devant le vieux monde ou le vivant devant les morts*. Paris, Librairie Phalanstérienne, 1838, p. 90. Cité par M. DOMMANGET : *Victor Considérant*, Éditions Sociales Internationales, Paris, 1929, p. 144.

²³ Cité par C. BOUGLÉ et Élie HALÉVY, préface à *l'Exposition de la Doctrine de Saint-Simon* édit. cit., p. 34.

²⁴ Jocelyn, avertissement.

l'âme réduite à sa pure spéculation : « Aujourd'hui nous sommes tous prophètes, mon fils. »

Tout le monde est prophète, tout le monde est habité par l'esprit de l'humanité. C'est une débauche de mysticisme. Sans doute, le drame profond et réel de l'époque est-il le passage de la révolution politique à la révolution sociale ; mais, avant de prendre conscience de ce processus, et, quelquefois, plutôt que d'en prendre conscience, on se grise de son expression philosophique et sentimentale, cette affirmation péremptoire de l'humanité en tant qu'absolu et que fin en soi, on transpose toutes les forces religieuses dans la figure de l'humanité. « Il ne faut pas, dit Michelet, que la Révolution soit extérieure, à la surface, il faut qu'elle entre et pénètre. Il la faut plus profonde que ne l'était la première Révolution, trop exclusivement *politique* ; — plus profonde que ne veulent les socialistes, préoccupés presque uniquement d'améliorations *matérielles*. — Il faut qu'elle aille au fond de l'homme, qu'elle agisse sur l'âme, qu'elle atteigne les volontés, qu'elle soit une Révolution voulue, une Révolution du cœur, une transformation *morale et religieuse* ²⁵. »

Ces paroles, en dépit de leur volonté de profondeur, sont assurément moins profondes que celles que nous avons recueillies plus haut sous la plume de Renan ou sous celle de Daniel Stern. Elles expliquent comment le cœur peut se faire illusion à lui-même et rejeter ingénument dans un avenir utopique la solution de problèmes immédiats. Mais elles expriment bien la volonté de rénovation intime que manifeste éperdument cette époque, volonté que Michelet manifeste de toutes les forces de son être affectif lorsqu'il proclame qu'il faut « se faire peuple », de même que l'Orphée de Ballanche avait résolu de se faire « plébéien ». Les dieux, les mythes sont pour le devenir. On n'avait vu en eux jusque-là que des puissances fixes et extérieures à l'homme. Elles sont désormais le signe de la transformation de celui-ci. Elles se transforment avec lui. Saint-Simon mourant, c'est-à-dire sur le point de passer Messie, avait dit à son disciple Olinde Rodrigues : « On a cru que tout système religieux : devait disparaître, parce qu'on avait réussi à prouver la caducité du système catholique. On s'est trompé ; la religion ne peut disparaître du monde. Elle ne fait que se transformer. Rodrigues, ne l'oubliez pas, et souvenez vous aussi que, pour faire de grandes choses, il faut être passionné. » La découverte des problèmes immédiats, comme d'un continent nouveau, la révélation du peuple et de ses souffrances, tout cet événement capital ne pouvait se produire sans résonance et sans retentissement. La connaissance ne saurait aller sans amour. Ni

²⁵ Cours de Michelet au Collège de France (1847-1848). Paris, Chamerot, 1848, p. XIII et XIV

l'imagination de l'homme demeurer inactive, et le branle qu'elle reçut en 48 fut un des plus puissants qui l'aient jamais émue.

« Le plus grand, le plus significatif des phénomènes de la vie, écrit l'ouvrier Anthime Corbon, celui qui nous aidera le mieux à percer le mystère de la destinée de l'homme, est la constitution progressive de l'instrument de travail et l'augmentation également progressive de l'action humaine sur le monde. Il y a là toute une révélation²⁶. » L'homme de foi a prononcé le mot : une révélation. Celle de cette force laborieuse qui, de génération en génération, fait de notre monde un « vaste atelier » et de l'homme un « ouvrier au compte de l'être suprême ». « O travail, sainte loi du monde ! » s'écrie le poète Lamartine. Et au delà de la mort cette activité se poursuit. Jean Reynaud, le visionnaire de *Terre et Ciel*, intégrera à la transcendance cette perfectibilité incessante. L'Atelier s'agrandit jusqu'aux étoiles et envahit l'éternité.

En transformant sa condition l'homme répond au vœu de l'univers, de ce qui a été et de ce qui sera, et les anges eux-mêmes, ainsi que les créatures qui animent le monde de la préexistence, sont les fruits du travail et du progrès. « Que la réalisation de tous les biens que l'imagination peut se proposer sur la terre soit donc désormais le but des nations. Que le globe, dépouillé de son indépendance primitive, soumette toutes ses puissances à nos lois ; que, moyennant, un travail de moins en moins onéreux, il nous fournisse, comme un serviteur fidèle, tout ce qui est nécessaire à l'aisance de notre vie ; que, par les progrès de la politique, la pauvreté, la guerre, les tyrannies s'anéantissent ; par les progrès de l'éducation, l'ignorance, le vice et la méchanceté ; par ceux de la morale et de la science, les maladies ; par ceux de la croyance à l'immortalité, les terreurs désolantes de la mort ; que les relations de l'âme avec la matière convenablement appropriée à ses intérêts légitimes, loin de l'entraver, ne soient pour elle que des motifs d'admiration, d'enthousiasme et de reconnaissance envers l'auteur de la nature ; enfin, qu'au lieu de nous offrir pour modèle le célibat et de rejeter comme des causes d'égarement les sympathies que l'instinct de la vie nous porte à contracter, la religion, laissant tomber un reflet du ciel sur tous nos lieux d'ici-bas pour les sanctifier et les tourner à notre profit éternel, puisse dire à l'inverse du Moyen-âge : *Transitoriis quaere aeterna*. Telle est, en effet, la parole qui formule justement nos rapports avec la terre, comme avec le reste de l'univers. Nous ne rencontrons rien dans l'univers qui ne puisse servir à nous élever, et nous ne pouvons nous élever réellement qu'en nous aidant de ce que nous offre l'univers. Les astres eux-mêmes, dans leur sublime hiérarchie, ne sont que les degrés superposés, par lesquels nous montons

²⁶ A. Corbon, ancien ouvrier, représentant des ateliers à la Constituante : *Le Secret de Paris*, Pagnerre, Paris 1863, p. 387.

progressivement vers l'infini, et les anges du ciel, aussi bien que nous, pauvres citoyens de la terre, ne vont à ce qui est éternel que par ce qui est transitoire... Le genre humain..., conformément aux aspirations prophétiques, qui agitent si puissamment les temps modernes, sent qu'à la considération des progrès de l'individu dans l'immortalité, il est désormais obligatoire d'ajouter la considération du progrès général de la terre ; mais il n'entend pas que l'amour de la terre soit destiné à faire perdre l'amour du ciel. Il tend à ce que ces deux amours s'identifient avec l'avenir et ne fassent plus qu'un, le ciel se reflétant sur la terre pour l'anoblir, et la terre se reflétant sur le ciel pour éclairer ses mystères²⁷. » L'époque se propose donc un magnifique programme de perfectionnement charnel et terrestre, et c'est là que se manifeste sa neuve audace. Mais elle ne sait pas encore clairement par quelles strictes voies l'appliquer. En attendant, toute heureuse de sa découverte, elle y engage aussi ce qui dépasse la planète. Elle communique généreusement aux anciennes puissances idéales son ardeur d'aimer, d'espérer, de se transformer. Le cosmos, ses naissances et ses renaissances, le ciel enfin sont socialistes ! L'homme, découvrant son destin terrestre, en reçoit une sorte de vertige, et ne peut tout de suite se conformer à ce seul destin terrestre. Il faut qu'il y associe la plus vaste immensité possible de temps et d'espace. C'est sous sa dimension la plus étendue qu'il veut s'enivrer d'être, de mouvement, de progrès. Alors seulement il peut en toute confiance et en toute fierté prononcer cette sublime parole du même de Jean Reynaud : « J'ai longtemps pratiqué l'univers²⁸. » Et quel univers ! Une incessante activité y multiplie l'effervescence des âmes. « *Mon père travaille toujours*, dit l'Évangile²⁹. » Et cette ardeur s'en va troubler jusqu'aux domaines de la consommation, de la contemplation et de la béatitude. Par la voix de Jean Reynaud nous connaissons ce que le siècle de 48 pouvait penser de problèmes aussi graves que ceux de la corporéité et de l'entendement angéliques, sur quoi le concile de Latran et le second de Nicée s'étaient prononcés : se proclamant plus proche des Pères Grecs que des Scolastiques, Jean Reynaud, nous fera, sur ces points débattus, entendre une fois encore sa foi illimitée, et jamais prise de court, en une sorte de pandynamisme mystique.

* * *

Oui, 48 est bien une des grandes époques spirituelles de l'histoire, une de celles où la fantaisie a le plus librement éprouvé ses vigueurs. Le romantisme l'a débridée : nous le voyons, à partir de 48, appliquer cette fougue à un objet, qui est le bonheur des hommes. L'humanité s'est prise

²⁷ (1) Jean REYNAUD : op. cit., p. 167 à 170.

²⁸ (1) Ibid., p. 217.

²⁹ (2) Ibid., p. 219

à rêver, et voici que ce dont elle rêve, c'est elle-même. D'un bond, elle se voit elle-même là où elle s'était jusqu'alors interdit de se voir, au delà de ces bornes où elle avait situé des puissances immuables, le ciel, le temps, la mort, la providence. Grisée de sa propre audace, elle s'étire dans ces espaces, s'y perpétue, s'y reproduit, s'y recommence. Mais dans ces visions redoublées de la palingénésie, il y a autre chose que du délire métaphysique. Il y a l'idée profonde d'évolution. Charles Bonnet et Ballanche, précurseurs de Jean Reynaud et de cet autre apôtre des migrations, Pierre Leroux, ont été les premiers à employer ce mot étrange et qui connaîtra une telle fortune, évolution. La vie, « l'idée magique de la vie »³⁰ (1) se manifeste à l'homme non comme ce qui est, mais comme ce qui se crée, comme ce qui meurt et renaît. « Frères, vous dites que nous entrons dans l'hiver ; moi, j'ai consulté le figuier et il m'a semblé que l'été du genre humain approche³¹ (2). » « Tout est susceptible de changer, tout a changé, tout changera³² (3). » Le siècle est sous le signe d'Héraclite. Ce n'est point dans sa plus vaste portée, là où s'étend le roc des anges qu'il nous faut considérer à présent l'humanité rêvante. Mais à ses origines, fixée sur une image d'elle-même obscure encore et vagissante. Fixée sur les figures les plus faibles d'elle-même : les esclaves, les monstres, l'araignée et l'ortie, — le peuple et la femme. Si elle est ce qui doit se faire, c'est à tout ce qui est germe et germination que l'esprit doit porter attention. Le premier travail de Raspail porte sur la formation de l'embryon dans les graminées. Et c'est lui qui découvre la cellule considérée comme l'élément primordial de tout système organique. Pour Ballanche, rappelons-le ici, l'unité de l'espèce devait s'accomplir par la disparition des castes : le patriciat ne serait plus la seule caste initiée ; la plèbe aussi, qui est la « force évolutive », devait parvenir à la connaissance totale. Le monde doit s'épanouir par la synthèse des contraires : « l'orient et l'occident, le fini et l'infini, la permanence et la progression, l'initiation et la faculté de recevoir l'initiation, l'humanité développée et se développant et en puissance et en acte, diverse et la même, multiple et identique³³. » Ame exquise et tendre, pour Ballanche, la vie est inviolable, tout s'anime et s'efforce, tout est symbole de la future harmonie ; tout est analogie pour cet autre vieil enfant, l'inépuisable Charles Fourier, amateur de fleurs et connaisseur du langage des fleurs, et dont la carrière patiente est ornée de fleurs comme les amours de Mme de Mortsauf et de Félix de Vandenesse, du *Lys dans la Vallée*. On sait, au reste, l'influence que ces doctrines de l'énergétique et de la sensibilité universelles, ont eue sur le génie de Balzac. La création frissonne comme

³⁰ Jean REYNAUD : *Terre et Ciel*, éd. cit., p. 6.

³¹ Alphonse ESQUIROS : *L'Évangile du Peuple*, éd. cit., p. 10.

³² Jean REYNAUD : *Op. cit.*, p. 95.

³³ BALLANCHE, *œuvres*, III, 66. Cité par Roger MAUDUIT, dans son *Introduction à la réédition de Le Vieillard et le jeune homme*, Paris, Alcan, 1929.

une chrysalide et les cœurs doivent se faire réceptifs et dociles pour percevoir cette annonce ; ils doivent se mettre en dispositions religieuses et se préparer à la transe. Les images qui les occupent revêtent une forme féminine et maternelle. Renan, Michelet en seront obsédés jusque dans les effusions de leur vieillesse. « Les plus grands révolutionnaires furent peut-être ceux qui comprirent le mieux le génie de la femme³⁴. » Parmi toutes les religions plus ou moins extravagantes qui foisonnent en 48, à côté, par exemple, de la religion universelle de Fauvety ou de la troisième et dernière Alliance, préconisée par le Dieu Gherieau, mercier de son état à Mennetou-sur-Cher, il faut faire une mention spéciale de celles qui célèbrent la femme, comme le fusionisme de Turreil, qui voulait qu'Eve fût antérieure à Adam, et l'Évadisme, nom dans lequel Jean-Simon Ganneau, son auteur, avait contracté les deux noms d'Adam et d'Eve ; de même il avait réuni, dans le titre de *Mapah*, qu'il s'était attribué, la première syllabe de maman et de papa. On assure que ce Mapah ne manquait pas de verve, et son enseignement fut reçu par des hommes tels que Considérant, Thoré, Hetzel, Félix Pyat, sans compter le personnage qui se faisait appeler : Celui qui fut Caillaux. Mais comment ne pas rappeler ici la plus célèbre de toutes ces religions d'amour, celle d'Auguste Comte ? Comment ne pas rappeler aussi le voyage des Saint-simoniens à travers l'immémoriale Egypte, à la recherche de la Femme Messie, rôle qu'on offrit à Mme Sand et qu'aurait pu jouer Flora Tristan ? Celle-ci, qui a raconté sa vie sous le titre de *Pérégrinations d'une Paria*, c'est de sa condition de femme et de l'expérience de cette condition douloureuse et vagabonde qu'elle tirera la grande idée de toute sa vie. La plus vieille des hérésies est remontée à la surface, celle qui ose prononcer avec ferveur et délire le mot : Nature. Le naturisme de 48 proclame la réhabilitation de la chair, par la voix d'Enfantin, comme par celle de Fourier pour qui l'univers social, de même que l'univers cosmique, est fait d'attractions et parviendra à la perfection le jour où ces attractions ne joueront plus que de façon harmonieuse.

Dans le régime social actuel, « l'homme est en état de guerre avec lui-même », parce que « ses passions s'entrechoquent ». La société, alors a recours à la contrainte : « Chacun... impose à ses inférieurs des lois de sa façon, qu'il appelle *saines doctrines*. Le père de famille assujettit sa femme et ses enfants à un régime qu'il dit être la sagesse. Le seigneur fait adopter ses saines doctrines dans le canton où il domine ; le magistrat, le ministre opèrent de même sur les pays qu'ils régissent³⁵. » Mais prétendre que les passions en soi sont mauvaises, c'est faire injure à la Providence.

³⁴ A.-L. CONSTANT : Le Testament de la Liberté, Paris J. Frey, 1848, p. 66.

³⁵ Cité par F. ARMAND et René MAUBLANC : Fourier, Paris, E. S. I., 1937, p. 243.

Toutes « les forces de vie », même celles « qui poussent aujourd'hui et fatalement au crime et au désordre », peuvent être tournées au bien³⁶.

Les passions ont raison. Elles ont raison de souffrir de leur contrainte. Elles ont raison « dans leur révolte acharnée contre la forme de la société, et l'intelligence mieux avisée comprend aujourd'hui qu'elle ne peut avoir un plus haut et plus digne emploi que celui de suivre leurs révélations, qui enseignent les vraies lois de l'ordre, et peuvent seules nous initier à la connaissance des éternelles harmonies du monde³⁷ ».

Précurseurs d'une thérapeutique aujourd'hui à la mode et dont ils emploient même le vocabulaire, les fouriéristes déclarent qu'une utilisation méthodique des passions pourrait prévenir bien des malheurs et rendre à la conscience individuelle et à la conscience sociale leur équilibre. Voici ce qu'avec une sûre intuition de choses que Freud nous a rendues aujourd'hui familières écrira l'humble ouvrier Corbon : « Tout individu dont l'économie générale est troublée par le refoulement de quelques-unes de ses forces vives finit toujours par porter dommage autour de lui. La pratique du refoulement fait qu'on amoindrit la vie en soi, et par suite autour de soi, par la tristesse, la morosité, l'irritabilité qui résultent infailliblement de la contrainte faite à des expansions nécessaires... La passion trouve toujours des issues pour s'échapper ; et elle s'échappe en égratignant autrui, si elle ne fait pis. A plus forte raison, le refoulement forcé, inconscient, doit-il produire de détestables effets au dehors. Mon défaut presque absolu d'érudition m'interdit de demander aux docteurs es sciences anthropologique et sociale à quoi ils ont pensé depuis qu'ils pensent. Mais je suis enclin à croire qu'ils ont fort négligé le principal au profit de l'accessoire. En tout cas je ne vois pas dans les faits les résultats évidents d'une recherche suffisamment persévérante de la nature intime et de l'appropriation féconde des énergies qui se développent en nous³⁸. »

Donc, les passions, jusqu'aux plus décriées, jusqu'à celles qui sont réputées les plus violentes et les plus dangereuses, sont bonnes. C'est le langage même de Satan, et les représentants des saines doctrines ne sauraient manquer de sévir. L'abbé Alphonse-Louis Constant passe devant les tribunaux pour sa *Bible de la Liberté*, « œuvre infernale », dit l'avocat général dans son réquisitoire. Et il la rapproche des œuvres d'un autre mauvais prêtre, fameux, lui aussi, par le relâchement de ses principes moraux et le caractère trouble de sa doctrine : Lamennais. « Une école existe, en effet, qui, prenant pour étendard le nom d'un ancien prêtre également puni par vos devanciers, voudrait instituer nous

³⁶ La Phalange, 1er septembre 1836, p. 80. Cité par Jules-L. PUECH : La Vie et l'œuvre de Flora Tristan, Marcel Rivière, Paris, 1925, p. 77, note

³⁷ Victor CONSIDÉRANT : Destinée sociale.

³⁸ (1) A. CORBON : Le Secret du peuple de Paris, édit. cit., p. 42 et 43.

ne savons quelle religion nouvelle dont le premier dogme est le renversement de notre ordre social tout entier, mis en accusation comme radicalement mauvais. L'abolition de toute autorité, l'indépendance la plus absolue, l'insurrection partout et sous toutes les formes, voilà leurs moyens de prédilection. Pontifes de l'orgueil, ils ôtent tout frein à l'homme et le défièrent au nom d'une prétendue souveraineté à laquelle ils ne reconnaissent aucune limite³⁹.»

A Solesmes ce Constant avait lu les Gnostiques, Mme Guyon et enfin le funeste *Spiridion*, manuel d'évasion de la vie monastique, manuel d'hérésie, auquel il faut sans cesse revenir pour comprendre les épanchements de l'âme de 48, sa soif d'âmes, son besoin de se satisfaire dans une vaste communion spirituelle, une circulation d'âmes perpétuellement renouvelée où se résoudrait le problème de l'immortalité individuelle tel que le pose l'égoïste dogmatisme religieux. On ne s'étonnera pas d'apprendre que Renan, lui aussi, avait lu *Spiridion*. Dans *Spiridion* Constant avait appris qu'il n'y a pas d'enfer et qu'au delà de la mort et du temps, comme au delà de la règle et de la lettre, des communications étranges, mais réelles, unissent les âmes secrètement libérées. C'est celles-ci qui font Dieu, qui créent l'éternité. Ami de Flora Tristan, la Paria, Constant l'était aussi d'Alphonse Esquiros pour qui « la magie était la science des attractions⁴⁰ » et qui savait que la recherche de l'or philosophique et du remède universel, ainsi que la recherche de la liberté et la volonté de régénération universelle sont, sous le couvert du langage, une seule et même chose maudite. De là à s'attaquer au grand-œuvre sous sa forme sensible, il n'y avait qu'un pas, et Constant, devenu magicien, comme le héros du roman de son ami, devait plus tard se rendre illustre sous le nom d'Éliphas Lévi. L'hérésie naturiste tournera aux pratiques occultes. Un ouvrier mettait déjà les choses au point qui, par la voix du journal *l'Humanitaire*, disait à Constant, lors de la condamnation de sa *Bible de la Liberté* : « Tu as du dévouement et de l'énergie, mais tu as tort de nous parler de Dieu, de l'Esprit et de l'Amour ; nous ne connaissons que la nature et la matière⁴¹.»

Cependant, Dieu, l'Esprit et l'Amour, sous la figure desquels cet hérésiarque défend en réalité la nature et la matière, lui inspirent de généreux mouvements, et en 1847 il passe de nouveau en Cour d'assises pour son pamphlet, *La Voix de la Famine*, et prononce devant les juges un émouvant discours : « Oui, Monsieur l'Avocat général, vous avez dit que vous ne pourriez lire mon écrit qu'avec dégoût ; eh bien, ajoutez que

³⁹ Paul CHACORNAC : Éliphas Lévi. Chacornac Frères, Paris, 1926, p. 51.

⁴⁰ Alphonse ESQUIROS : Le Magicien, Desessart, Paris, 1838, p. 291.

⁴¹ Paul CHACORNAC : Op. cit., p. 55.

vous ne pouvez me regarder moi-même qu'avec dégoût, car la vue du pauvre est dégoûtante. Or je représente le prolétaire, le pauvre Lazare couvert de haillons, de plaies et d'ulcères ! Oh ! vous avez raison, Monsieur l'Avocat général, je suis dégoûtant !⁴². » Le prolétaire a pris cette fois, en effet, l'aspect le plus louche, celui d'un diacre apostat, vautre dans sa matière comme dans sa misère et qui, avec des accents de provocation, revendique les droits de la chair et de la faim. N'est-ce pas le « cri de l'amour factieux » que Victor Hugo fait pousser à Satan ?

Car ici se dévoile la figure de Satan lui-même telle que, d'après les leçons de Cabbale qu'il avait reçues du juif Alexandre Weill, et à la suite du *Testament de la Liberté* de Constant, le prodigieux Voyant du siècle l'a connue et chantée⁴³. Il faut, pour comprendre la figure symbolique de Satan, en admettre le dédoublement, la voir sous deux aspects. D'abord son aspect bienfaisant, car les passions sont bonnes, le mal qui se rebelle est le moteur nécessaire à l'accomplissement de l'univers. C'est par lui que se fera la transmutation finale. C'est par l'ombre que la lumière se perpétue, se connaît et pourra, au lieu de rester immobile dans le pur néant qui éclairent enfin une question dans laquelle les philosophes aussi bien que les critiques et les historiens ne faisaient que patauger, et avant lesquels on peut considérer Victor Hugo comme l'auteur le plus inconnu et le plus incompris de notre histoire poétique. La question, d'ailleurs, n'est pas épuisée et, par exemple, les rapports entre la pensée de Constant et celle de Hugo auraient à être étudiés de près. d'avant toute chose, réabsorber enfin toute chose. Car il fallait que les choses fussent afin qu'elles puissent redevenir lumière. Il fallait que la lumière se séparât d'elle-même pour que se réalisât enfin ce grand acte d'amour.

« L'Intelligence créée, a déjà dit Constant, n'est heureuse d'affirmer Dieu que par la liberté qu'elle a de nier Dieu.

« ...C'est pourquoi le blasphème glorifie Dieu, et c'est pourquoi l'enfer était nécessaire au bonheur du ciel.

« L'oeil ne possède réellement la lumière que par la faculté de se fermer et de s'ouvrir.

« S'il était forcé d'être toujours ouvert, il serait l'esclave et la victime de la lumière ; et pour fuir ce supplice, il cesserait de voir⁴⁴. »

Le mouvement même de la vie, que la physique de la Cabbale rendait par l'image de la rétraction créatrice et qui s'impose organiquement à l'homme, se traduit dans son intellect par la loi de la dialectique. L'opposition est nécessaire afin que les choses soient et que se forme une

⁴² La Démocratie pacifique, numéro du mercredi 10 février 1847. Voir P. CHACORNAC : Op. cit., p. 104

⁴³ Je renvoie, pour tout ce qui touche Victor Hugo, aux livres souvent cités de Jacques Heugel : Essai sur la Philosophie de Victor Hugo (Paris, Calmann-Lévy, 1930) et de Denis SAURAT : Essai sur la religion de Victor Hugo, suivi de réflexions sur le même thème (Paris, Hachette, 192'J),

⁴⁴ A.-L. CONSTANT : Le Testament de la Liberté, édit. cit., p. 3 et 4.

réalité troisième. C'est d'une plume tombée de l'aile de Satan que naît l'ange Liberté. Et c'est par la liberté que se fait tout ce qui doit se faire en ce monde. L'ange Liberté et le géant Lumière ne sont pas des termes inanes arrachés par la rime et le nombre à la verbosité du poète. Ce sont les deux personnages de l'immense épopée métaphysique et physique que l'univers représentait dans son cerveau. Ils sont les deux agents de la réconciliation suprême de Dieu et de Satan, de l'éternité et du mal, les deux éléments du grand œuvre en fusion. Pour Constant, initié aux mêmes vérités et dont on suit la pensée à côté de celle de Hugo, comme un balbutiement à côté de la symphonie qui le multiplie et le prolonge en tout un foisonnement d'analogies et d'images, la lumière, qui est aussi l'étoile du matin, Lucifer, l'Intelligence, a, en s'affranchissant, enfanté la Poésie et la Liberté. La liberté a pour ennemis, sur terre, les éléments ; dans les enfers, la haine et les vices ; et, dans le ciel, Dieu lui-même, qui la combat pour la rendre victorieuse d'elle-même. Lutte amoureuse et dont toute l'histoire de l'humanité marque les étapes. Quelle religion marquera la réconciliation finale ? L'appétit religieux des hommes de 48 eût voulu incliner le catholicisme à être *cette* religion. Car quelle figure plus attendrissante que celle du Christ auraient-ils pu rêver, ces sorciers érotiques, ces prêtres amoureux ? Mais l'Église n'a jamais cessé de faire déchoir le Christianisme ; et les religions fragmentent et détruisent la Religion. C'est d'autres voies qu'emprunte l'histoire de l'homme, l'histoire des « grands rebelles humanitaires ». C'est par ceux-ci que s'accomplira la réconciliation, la Cité des Expiations de Ballanche ; le pardon d'Ahasvérus, selon Quinet ; la fin de Satan, selon Hugo.

Car il faut considérer un autre aspect du mal, non plus son aspect dynamique, mais son aspect statique et effroyable. Les passions sont mauvaises aussi, et il y a la cruauté, l'autorité, l'idole, ce que le XVIII^e siècle voltairien appelait les tyrans et les prêtres, la tyrannie et la superstition. Les religions contre la Religion. Le mal existe de façon réelle, concrète et visible : Victor Hugo, fils de Voltaire, l'a vu et en a éprouvé le même frisson d'épouvante. Écrasez l'infâme ! L'infâme, c'est la limite, ce qui pèse et qui écrase, ce qui se refuse à la réintégration dans la lumière. C'est la ténèbre qui se veut ténèbre. C'est l'histoire qui ne s'accomplit pas. Qui, au lieu de s'accomplir, représente une monstrueuse comédie, une parade de personnages sanglants et insensés, rois, césars, conquérants, papes et bourreaux. C'est la pierre. La pierre massive, la prison, la chose inerte et brute dans laquelle pleurent les âmes cruelles. Et cependant pour celles-ci aussi la réconciliation se fera. Le rachat emportera jusqu'à ces êtres emprisonnés dans leur propre terreur. Et rien ne restera plus à l'empire du brut et de l'inerte. La méchanceté s'ouvrira. La lumière sera absolue. Jamais la volonté philosophique de n'exprimer que de l'actif et du vivant, et de consommer absolument tout

ce qui nie, jamais l'avidité d'être, d'affirmer l'être et de persister dans l'être ne se sont manifestées avec plus de pompe, de splendeur et de violence que dans les strophes du père Hugo, le grand prophète de 48. Son œil a parcouru toutes les contrées de la Divine Comédie de 48 : les bas-fonds où rampe Satan rebelle, Satan séditieux, le monde des opprimés et des misérables et les espoirs délirants, les possibilités folles et les laborieuses et magnifiques créations qu'autorise le miracle soudain de l'ange Liberté. Puis le monde où triomphe Satan tyran, le monde des oppresseurs et de toute leur clique, les usurpateurs, ceux qui font courber les dos et les consciences, les prêtres qui font dire : je crois et qui font obéir. Et dans son appétit d'action il a voulu que ce monde aussi fût rédimé par la rédemption des victimes et par le miracle de la Liberté, et il a rêvé le Paradis où non seulement le Purgatoire, mais l'Enfer lui-même s'absorberaient en une perpétuelle vibration de lumière et d'amour. Par un de ces coups d'aile supplémentaires qui, après qu'on croyait épuisée la course, portent l'élan du génie à un nouvel excès et découvrent, par delà tout dépassement possible, encore une perspective, encore un horizon, Hugo termine une des versions de sa cosmogonie par le mot : Commencement. C'est la parole suprême de la Bouche d'Ombre⁴⁵. Ainsi l'âme humaine se voit-elle entraînée à de perpétuels rebondissements. Il faut avoir partagé l'ivresse lyrique de Hugo, l'avoir savourée dans toute sa prodigieuse vigueur pour comprendre entièrement la bonne nouvelle annoncée au monde par le siècle de 48 et la dimension nouvelle à quoi il forçait l'humanité. Ce siècle a rêvé et voulu l'avenir, sa force toujours efficace, sa puissance transformatrice, l'avenir aux rayons duquel il n'est pas un être, même le plus ténébreusement mauvais ou même le plus ténébreusement misérable, qui ne participe par quelque point de sa nature. Désormais l'avenir est la substance en quoi nous sommes, vivons et nous mouvons.

JEAN CASSOU.

⁴⁵ Tout sera dit. Le mal expirera ; les larmes
Tariront ; plus de fers, plus de deuils, plus d'alarmes ;
L'affreux gouffre inclément
Cessera d'être sourd, et bégaiera : Qu'entends-je ?
Les douleurs finiront dans toute l'ombre ; un ange
Criera : Commencement !
(Les *Contemplations*. Ce que dit la Bouche d'Ombre.)